

Les inRockuptibles n° 954, 12 a 18 de marzo de 2014

portrait

le Katz du siècle

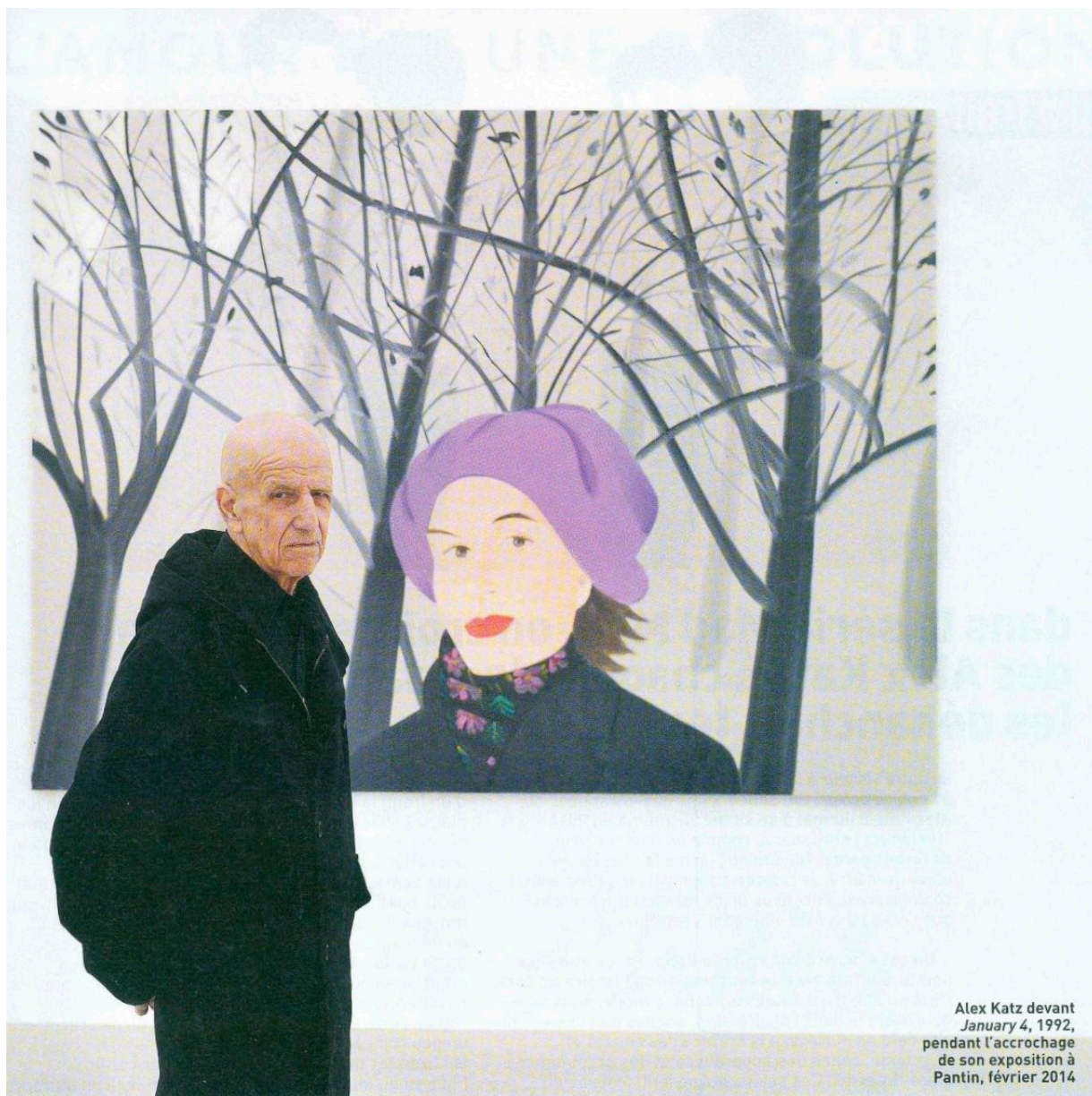
Contemporain d'Andy Warhol,
Alex Katz n'en finit pas
d'être un artiste émergent.
En 2014, ce peintre figuratif
est plus cool que jamais.

par Judicaël Lavrador photo David Balicki
pour Les Inrockuptibles

Où est le cool ? Dans les tableaux d'Alex Katz, dans ses modèles, masculins ou féminins, peints sur des fonds monochromes, bleu piscine, bleu curaçao, orange mandarine, jaune étincelant, qui requièrent des lunettes noires, ou bien vert pomme ou abricot. Le cool, il est dans ce polyptyque, long comme un défilé de mode, accolant bord à bord les portraits d'hommes vêtus de la basique chemise blanche, que chacun porte à sa manière, boutonnée jusqu'au cou ou bien ouverte jusqu'au torse, rentrée dans le pantalon, ou pas, repassée ou légèrement froissée. La version féminine de ce mâle en plusieurs volets s'attache à ouvrir tout l'éventail de la petite robe noire.



Le cool Katz n'a pas échappé au monde de la mode, qui l'a zyeuté, copié, vampirisé, voyant dans ses toiles, mises bout à bout, un véritable *look book*, un nuancier compilant poses et attitudes à adopter. Pas un hasard donc si l'un des deux textes du catalogue publié par la galerie Thaddaeus Ropac à l'occasion de cette exposition – la première à Paris de cette ampleur – est signé Suzy Menkes, cheftaine des rédactrices de mode depuis les années 70. Que la peinture puisse être cool à mater, on avait presque fait une croix dessus. Qu'un artiste lui confère un air détendu, une belle mine reposée, la rende heureuse au lieu de la (et de nous) déprimer en la confinant dans des sujets graves, cela n'était plus arrivé, se dit-on, depuis qu'Andy Warhol tirait des portraits du grand monde, en sérigraphie retouchée.



Alex Katz devant
January 4, 1992,
pendant l'accrochage
de son exposition à
Pantin, février 2014

Sauf qu'Alex Katz a 86 ans, et donc, à un an près, l'âge qu'aurait Warhol aujourd'hui. Il se porte comme un charme et, dit-il, "*travaille plus qu'avant*". Soit sept jours sur sept. A l'issue de son jogging matinal dans les allées de Central Park, il file à son atelier à Soho, un vieil immeuble de briques rouges, dont il a peu à peu racheté tous les étages, depuis son arrivée en 1968. Il sort de l'équivalent new-yorkais des Beaux-Arts en 1949. Sa première expo date de 1954, une époque où ni le pop, ni même la pop culture n'existaient, et où Warhol, encore illustrateur de mode, mettait lui aussi un pied dans l'art. C'était au seuil des années 60, période où s'ancre *Mad Men*, où on croit reconnaître des Alex Katz à chaque plan, non pas sur les murs des bureaux de l'agence, mais dans les postures,

les costumes, les œillades des personnages. Parce que sur les murs de Sterling Cooper Advertising, il y a, en bonne place, des toiles caractéristiques de ce qui était prisé alors, typiques de Mark Rothko, et de l'expressionnisme abstrait. Ou non d'ailleurs.

Car la mode, l'avant-garde, appartient aussi à une peinture surexcitée et débordante, celle de Willem de Kooning qui peignait des figures grimaçantes, mangées par la matière et les traces de pinceau hargneux. Dès lors, les portraits plats, qui effleurent la peau des modèles au lieu de la perforer et de l'étreindre goulûment, scandalisent : "*Dans l'une de mes premières expos, se souvient Alex Katz, une femme a poussé un cri d'effroi* ; ▶

portrait



Alex Katz,
Roof, 1989

Photo Paul Tanevski, courtesy galerie Thaddaeus Ropac, Paris/Schulberg © Alex Katz, ADAGP Paris, 2014

dans la série Mad Men, on croit reconnaître des Alex Katz à chaque plan, dans les poses, les déhanchés, les costumes

un autre visiteur a lâché qu'il fallait me renvoyer à l'école, à la vieille école. "Old school donc dès les années 50, Alex Katz a du mal à se situer lui-même en 2014. "Un temps, je me suis vu comme un membre junior de l'avant-garde. Aujourd'hui, on me fait passer pour un vieux maître. Je crois être simplement un bon artiste contemporain. Encore qu'un de mes amis m'a affirmé que j'étais un artiste émergent", se marre-t-il.

On est d'accord sur toute la ligne. Parce que si sa peinture affole ainsi les curseurs de l'histoire de l'art, c'est qu'elle n'est soluble ni dans la mode, ni dans la figuration, ni dans l'abstraction, quelles qu'elles soient : elle tient en surface, à la surface des choses et du monde, celles des apparences et des accointances entre les êtres. Ces sujets, qui posent seuls ou en groupe, il les choisit "intuitivement", et "instantanément" parmi ceux qui l'entourent. Il peint ses proches, et donc son fils Vincent, sa belle-sœur Vivien, sa femme Ada surtout, figure récurrente, mais aussi ses amis, ses voisins, ses camarades de fête et les inconnu(e)s qui y débarquent. Le gars est beaucoup sorti : "New York was a big party", dit-il quand on tâche de le faire parler de ses souvenirs. "A ce moment-là, les gens fumaient et buvaient, et c'est ce que j'ai peint." Commentaire laconique qui incite à imaginer l'artiste en retrait, se tenant un peu à l'écart de la fête, croquant ce beau monde, bien loti, en train de gentiment festoyer. Car il ne faut pas s'attendre chez Katz à contempler des scènes d'orgie surcocainée et totalement à la dérive.

Les personnages savent se tenir. Le peintre en tout cas les tient. Dans les limites du tableau d'abord, en les cadrant avec fermeté. Adeptes des très gros plans, il hésite

rarement à tronquer les corps, éclipant ici la moitié d'un front, là le coude gauche. Il les tient encore en les plaçant sous la lumière vive de ses fonds monochromes, où leur silhouette se découpe avec une netteté d'autant plus affûtée qu'aucune ombre n'est jamais portée. Il les tient enfin en fixant leur gestuelle, cette manière qu'ils ont d'être adossés à un mur, de poser la main sur une épaule, de plier une serviette de bain un samedi, en fin d'après-midi, sur la plage, de croiser les bras ou de les laisser pendre le long du corps. C'est ce répertoire chorégraphique qui appartient à tous que nourrit Alex Katz depuis plus d'un demi-siècle.

D'où l'impression de raideur gracile, ou de grâce un peu coincée, que dégagent ses sujets : il lui faut les fixer, les tracer, les ciseler, détourner ces poses fugaces qu'on prend tous à un moment ou à un autre, exprès ou bien sans y penser. D'où cette invention (il prétend d'ailleurs que Warhol lui a piquée, sans toutefois s'en formaliser) du portrait dédoublé, de la représentation, sur une même toile, de deux états différents, décalés, d'un même modèle. L'équivalent en peinture du stop-motion. Dont la meilleure description serait ce souvenir d'un Katz adolescent : "Au lycée, nous faisions ce qu'on appelait du cool dancing : nous ne bougions qu'un temps sur deux ; on dansait à moitié, un peu raides, presque immobiles. On pourrait dire que c'était conservateur et cool." On ne saurait trouver meilleure définition de la peinture d'Alex Katz. ■

Alex Katz. 45 Years of Portraits, 1969-2014 jusqu'au 12 juillet à la galerie Thaddaeus Ropac, 69, avenue du Général-Leclerc, Pantin (93), tél. 01 55 89 01 10, ropac.net

la pochette du CD qui accompagne ce numéro est signée Alex Katz